

Itinéraire de recherche dans le Yatênga,  
Haute-Volta

Jean-Yves MARCHAL

La recherche menée dans le Yatênga a été précédée, à Madagascar, par l'étude de deux petits espaces ruraux :

- un ensemble d'une cinquantaine de terroirs dans une unité de paysage du Moyen-Ouest : 125 km<sup>2</sup>; thème colonisation agricole;

- une plaine alluviale sur la côte ouest (Memarivo): 50 km<sup>2</sup> thème aménagement hydro-agricole.

En Haute-Volta, la recherche était d'une autre nature: observation d'un système agricole dans un cadre régional de 12 000 km<sup>2</sup> caractérisé par de fortes densités, une médiocrité des sols, une irrégularité pluviométrique (sécheresses fréquentes) et d'importants mouvements migratoires.

La problématique était de rechercher les corrélations entre les caractéristiques du système de production et l'émigration en testant des méthodes d'étude applicables à l'échelle régionale. Pour simplifier : une recherche théorique débouchant sur le Développement (thème de l'équilibre Population/Ressources) et s'appuyant sur une méthode d'analyse qu'il fallait définir.

Cette étude n'était pas demandée par les autorités voltaïques mais a reçu l'accord du Ministère du Plan de Haute-Volta (mars 1968).

Dans l'exposé qui suit, il ne sera fait référence qu'à la démarche, qui a connu (au long de l'itinéraire) des tâtonnements et des volte-faces. On se gardera de penser que la logique de la démarche a été spontanément obtenue.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : H 100, ex 3

Cote : A

#### APPROCHE DU THEME

Après les premières reconnaissances et le dépouillement de la documentation existante, une approche du thème en trois paliers d'observation a été proposée, fin 1969 :

1. *régional* : un petit atlas considéré comme un stockage d'informations sur cartes (échelle 1/400 000), priorité étant donnée aux faits de peuplement (répartition et hétérogénéité des groupes : mossi, kurumba, fulbe);
2. *grappe de terroirs* : caractérisation de l'espace rural au centre du Yatênga, où se situent les plus fortes densités; étude des photographies aériennes à 1/50 000;
3. *terroir* : une monographie avec levé du parcellaire à 1/5 000, pour comprendre le fonctionnement du système agricole et déterminer ses blocages éventuels.

En 1970-71, le petit atlas a pu être réalisé (exploitation du fonds topographique de l'IGN, des cartes géologiques et pédologiques (1/500 000) et des cahiers de recensements administratifs). Parallèlement, une monographie de terroir (Say, sous-préfecture de Gourcy, Sud Yatênga) était lancée en collaboration avec M. IZARD, anthropologue au CNRS.

Mais, après octobre 1970, l'étude de terroir a connu des problèmes liés à la sécheresse : récolte nulle, disette et forte émigration des villageois. Cette situation a avivé de vieilles querelles entre les quartiers. Obligation nous a été faite d'achever rapidement le levé topographique (4 200 parcelles, 900 ha) avant d'abandonner Say.

#### ELABORATION D'UNE NOUVELLE DEMARCHE

Cette interruption des enquêtes a été mise à profit pour :

1. quitter le cadre régional et se rendre au Mali, à l'Office du Niger, en compagnie de J.M. KOHLER et de G. REMY (respectivement sociologue et géographe ORSTOM). A l'Office du Niger, de nombreux colons mossi, originaires du Yatênga, sont établis depuis les années 30. Enquêter ces derniers, c'était aborder la question des migrations : l'un des aspects de l'étude.
2. réfléchir sur le niveau d'observation intermédiaire retenu pour l'étude du Yatênga. Pourquoi une grappe de terroirs ? Comment la choisir ?

L'arrivée au centre ORSTOM de Ouagadougou de M. BENOIT (géographe) devait contribuer à résoudre la question par les conseils prodigués par ce chercheur : analyse de l'espace régional plus fine que celle permise par l'atlas; délimitation de "pays" et reconnaissance de "géosystèmes" (lecture des travaux de G. BERTRAND et de R. BRUNET).

Par ailleurs, les missions de J.-C. LEPRUN, R. BOULET et B. KALOGA (pédologues du Centre de Dakar), de J.-C. PION, (géologue) et de J.F. RICHARD (géographe au Centre d'Abidjan)

avaient eu pour conséquence de nous orienter davantage vers l'analyse du paysage.

Le niveau intermédiaire (grappe de terroirs) a donc été "revu et corrigé", subdivisé en deux parties :

- après un zonage de l'espace régional et la mise en évidence de cinq "pays", le "pays" central (33% de la superficie du Yatênga, occupation continue de l'espace, terroirs joints, densités de 75-100 hab/km<sup>2</sup>, forte dégradation du couvert végétal, extension de l'érosion) a été retenu comme lieu d'étude.

- dans ce "pays" central, un secteur de 1 700 km<sup>2</sup> correspondant à 120 terroirs a alors été analysé (échelle du 1/50 000) à l'aide des missions de photographies aériennes prises en 1952, 1961 et 1971. Un constat de la dynamique du paysage a pu être présenté.

Enfin, pour ce qui concerne le dernier niveau d'analyse : celui du terroir, il a été décidé d'étudier une unité primaire de paysage (un bassin-versant de 4 000 ha) pour mieux comprendre de quelles manières les cultivateurs et les éleveurs utilisaient les "facettes" de paysage. L'unité physique était donc confrontée à l'unité territoriale qu'est le terroir, ce qui permettait de juger de l'adaptation ou de la désadaptation du modèle agricole par rapport aux composantes naturelles.

La méthode d'analyse était définitivement arrêtée au début de l'année 1972; les premières cartes du secteur étaient achevées au milieu de la même année pendant que l'étude de terroir était dépouillée.

C'est alors qu'est intervenue une seconde "péripiétie" : l'obligation d'interrompre l'étude pour participer à une recherche multidisciplinaire sur les mouvements de population à partir du pays mossi (étude sur convention FAC : 1972-74).

#### *ETUDE DES MIGRATIONS SUR L'ENSEMBLE DU TERRITOIRE VOLTAIQUE ET RETOUR A LA REGION DU YATENGA*

Pour fâcheuse qu'ait été l'interruption des travaux de terrain, la participation à l'étude des migrations voltaïques a permis :

- de qualifier et de quantifier les flux d'émigration à partir du Yatênga et donc de compléter les premières connaissances acquises sur ce sujet à l'Office du Niger;
- de dépouiller les archives de l'administration coloniale et d'établir des corrélations entre les facteurs d'émigration passés (recrutement de main d'oeuvre, réquisitions locales, cultures obligatoires) et la situation actuelle.

Le retour au terrain a repris début 1975, avec l'étude de l'unité de paysage et a pris fin en juin 1976, avec l'analyse cursive des 120 terroirs du secteur central.

Cet itinéraire de recherche - ou cette "dérive" par rapport au projet initial - a permis de livrer une vingtaine d'articles, soit sur le thème étudié, soit sur la dé-

marche suivie, mais n'a pas encore donné lieu à une présentation de l'ensemble des questions traitées.

#### DISCUSSION

*Les Mossi : qui sont-ils ?*

On devrait plutôt parler d'un cadre de référence mossi car le Yatênga est un ancien royaume dont la population (dite mossi ou mooga) est constituée d'éléments d'origines et de statuts distincts.

L'ensemble de la population parle le moore (la langue des Mossi) et l'organisation sociale paraît homogène dans le Yatênga et dans toute la région habitée par les Mossi (ou pays mossi). C'est dans le système politico-religieux que l'hétérogénéité transparait.

D'un côté : les "gens de la terre", les autochtones (kurumba, voire Dogon); de l'autre : les "gens du pouvoir" (Nakombse, descendants de conquérants arrivés au XVIème siècle). Ces "gens du pouvoir" ont donné naissance à d'autres groupes sociaux, dont principalement celui des Talse: anciens Nakombse évincés du pouvoir au fil des générations, et les Yêmse : descendants de captifs.

On se trouve donc devant un groupement composite :

- les Mossi : Nakombse, Talse et Yêmse;
- les Têngbfiise : Dogon Kurumba (et forgerons)
- les "Associés" : Marâce, Yarse, Simimoose et Fulbe.

#### LES MIGRATIONS : CONSEQUENCES OU CAUSES DE L'INCAPACITE D'UN SYSTEME CULTURAL A SATISFAIRE LES BESOINS DE LA POPULATION ?

L'une et l'autre ! On dit que les migrations se sont accrues entre 1961 et 1972 parce que ces deux dates correspondent à deux enquêtes. Cependant, les migrations ont toujours existé après chaque sécheresse et elles ont reçu un bon "coup de pouce" pendant la période coloniale : recrutement des hommes pour les chantiers publics et privés de l'AOF et fuite des réfractaires qui voulaient échapper à ces recrutements. Depuis les années 20, les migrations n'ont cessé de troubler la vie des villages en soutirant la force de travail. Et un migrant ne revient pas au pays avec le même esprit qu'au départ. Le développement de l'émigration a eu pour corollaire celui de l'individualisme. Les migrations ne sont pas seules en cause mais elles ont contribué à l'effritement des structures familiales et à la désorganisation de la structure de production.

En 1973, dans le Yatênga, 24% des hommes étaient absents des villages où ils étaient recensés et dans la classe des 15-39 ans, le taux d'absents était de 40%.

*L'AUTOSUBSISTANCE N'EST PAS ASSUREE ALORS QUE TOUT L'ESPACE DISPONIBLE EST SATURE PAR LES CULTURES ?*

La saturation de l'espace a été accentuée par l'individualisme agraire. Avant, au début du siècle, de grosses unités de production cultivaient un espace restreint en utilisant des techniques intensives (couronne de champs permanents fumés et bien sarclés). En brousse, une culture temporaire était pratiquée dans des terres communes, sous la forme de champs individuels (usage temporaire et retour à la jachère).

Ces grosses unités ont éclaté à partir des années 20-30 et ont été remplacées par des "ménages". Dans ces nouvelles cellules de production, le faible nombre d'actifs ne permet plus la pratique de méthodes culturales intensives. D'où l'extension rapide de l'espace mis en culture. Le rapport superficie/actif et par tête d'habitant n'a cessé de croître et des suivis de la production (temps de travaux, rendements, quantités de céréales récoltées par unité de production) ont montré que la production par habitant est plus faible dans les petites cellules que dans les grosses.

Plus la population croît et plus les unités de production s'atomisent, plus l'espace cultivé s'étend et moins l'autosubsistance est assurée.

*DES TERROIRS OU DES TERRITOIRES ? COMMENT DELIMITER L'ESPACE VILLAGEOIS ?*

Question délicate, toujours renouvelée dans chaque terrain d'enquêtes.

Chaque quartier de village (à Say, il y a douze quartiers avec chacun son histoire propre) détient une portion de territoire (Tênga) : dotation lignagère accordée par le quartier fondateur. L'ensemble de ces dotations constitue le territoire villageois que nous appelons terroir.

Pour notre étude, les limites des terroirs ont été tracées sur les photographies aériennes d'après les indications fournies par les chefs de quartiers ou le représentant du quartier fondateur.

*LA MULTIPLICATION DES CARTES PORTANT SUR LES DIFFERENTS NIVEAUX D'OBSERVATION EST-ELLE JUSTIFIEE ? N'Y AVAIT-IL PAS D'AUTRES MOYENS DE RENDRE COMPTE DU PROBLEME ETUDIE ?*

Dans une certaine mesure, nous avons été prisonnier de l'appareil cartographique. L'élaboration du jeu de cartes a pris un temps considérable. Et nous n'étions pas seul à dessiner. Mais la carte n'est-elle pas un "garde-fou" forçant à la précision ?

Pour représenter plusieurs phénomènes dynamiques se développant sur un espace donné, il semble que le support cartographique soit justifié. La confrontation des cartes montre les évolutions : dégradation végétale, extension

des plaques de ruissellement, éclatement de l'habitat, "montée" des champs sur le haut des versants. De plus, la carte permet la mesure des surfaces et donc de l'évolution constatée.

Nous pensons que pour traiter des données de nature spatiale, la superposition des cartes est déjà une analyse de correspondances qui, pour artisanale qu'elle soit, n'en est pas moins suffisante pour mettre en évidence les corrélations qui guident la poursuite de la recherche.

On peut effectivement s'étonner que, nanti d'un stock important de données numériques collectées aux différentes phases de la recherche, nous n'ayons ni pratiqué l'ordinateur ni utilisé l'imagerie satellite. Mais ces "absences" ne sont pas étrangères à l'idée de vouloir démontrer que, pour une géographie appliquée aux questions rurales africaines et menée aux niveaux infra-régionaux, il n'est pas nécessaire de faire appel à la documentation de haute technicité qu'est l'image-satellite (surtout valable pour les inventaires à petite échelle et sur de grandes surfaces) et l'ordinateur (cartographie automatique et mises en corrélations).

La photographie aérienne (classique) et son interprétation ont été nos outils préférentiels pour l'analyse des dynamiques locales.